MONOTHÉISME ET MÉMOIRE
Le *Moïse* de Freud et la tradition biblique

Jan ASSMANN

Dans son dernier livre, *L'homme Moïse et le monothéisme*, Sigmund Freud établit une relation surprenante entre le monothéisme, la mémoire et le traumatisme[1]. C'est le phénomène qu'il appelle le retour du refoulé, soit le processus qui, combinant le traumatisme et la mémoire, confère selon Freud à la religion monothéiste son pouvoir coercitif sur les masses et lui procure « le privilège d'être affranchie de la contrainte de la pensée logique »[2]. Pour Freud, l'histoire de la religion se présente donc comme un processus psycho-dynamique du refoulement et du souvenir. Ce qui se montre à la surface comme un travail d'archive gigantesque, la codification, la tradition et l'interprétation de textes canonisés, se dévoile au regard « archéologique » de l'analyste pénétrant la surface comme un drame psychique dont les origines remontent beaucoup plus loin que l'invention de l'écriture, plus loin même que la formation du langage, jusqu'à la première phylogenèse de l'humanité. De ces origines-là se nourrit la dynamique de la religion que Freud reconstruit comme un complexe de traumatisme et de mauvaise conscience, de refoulement et de retour du refoulé.

Dans cette conférence, je voudrais montrer comment et dans quelle mesure Freud a raison. Il a raison, selon moi, de mettre au centre de l'histoire de la religion, c'est-à-dire de la religion monothéiste, les notions de mémoire, de traumatisme et de culpabilité ; il a raison aussi d'interpréter cette histoire à la lumière de l'oubli et du souvenir. Mais ce que je voudrais contester, c'est sa méthode. Car les thèmes que Freud a mis au centre de

* Cet article est la version annotée de la XXI[e] conférence Marc Bloch de l'École des hautes études en sciences sociales, donnée le 8 juin 1999. Je remercie François Hartog et Jacques Revel d'avoir mis au point mon texte français.

1. Le livre de Freud sera cité dans l'édition de la Bibliothek Suhrkamp, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion*, Francfort, 1964 (abr. *Der Mann Moses*) ou dans la traduction française de Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1986.

2. S. FREUD, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, traduction de Cornélius Heim, Paris, 1986, 198 p.

Annales HSS, septembre-octobre 1999, n° 5, pp. 1011-1026.

son interprétation ne relèvent pas, je crois, d'une telle dimension profonde de la phylogenèse. Ils sont explicitement présents à la surface des documents dans les archives de la religion. Il n'y a pas de profondeur à fouiller au-dessous des textes. Tout est à découvrir dans les textes eux-mêmes.

La profondeur est une des métaphores favorites de Freud pour parler de l'inconscient. Freud a souvent comparé sa méthode d'analyste au travail de l'archéologue. L'inconscient serait comme une ville ensevelie. Il est soustrait à la conscience mais s'y annonce par des traces et des symptômes. La psychanalyse, c'est l'art de pénétrer dans cette profondeur, d'y « faire des fouilles ». Dans son étude sur l'hystérie de 1896, Freud élabore la comparaison de sa démarche avec celle de l'archéologue dans un passage que Jacques Derrida avait déjà relevé dans son livre *Mal d'archive* :

> Admettez qu'un chercheur en voyage arrive dans une région peu connue dans laquelle un champ de ruines avec des restes de murs, des fragments de colonnes, des tablettes aux signes graphiques estompés et illisibles, éveillerait son intérêt. Il peut se contenter de regarder ce qui s'étale en plein jour, puis de questionner les habitants, peut-être à demi-barbares, demeurant dans les environs, sur ce que la tradition leur a fait savoir de l'histoire et de la signification de ces restes monumentaux, de consigner leurs informations et de continuer son voyage. Mais il peut aussi procéder autrement ; il peut avoir apporté avec lui pioches, pelles et bêches, il peut déterminer les habitants à travailler avec ces outils, s'attaquer avec eux au champ de ruines, déblayer les gravats et, à partir des restes visibles, mettre à découvert l'enseveli. Si le succès récompense son travail, les trouvailles se commentent d'elles-mêmes ; les restes de murs appartiennent à l'enceinte d'un palais ou d'une trésorerie, à partir des ruines de colonnes un temple se complète, les inscriptions trouvées en grand nombre, bilingues dans les cas heureux, dévoilent un alphabet et une langue et le déchiffrement et la traduction de ceux-ci donnent des renseignements insoupçonnés sur les événements des premiers âges, à la mémoire desquels ces monuments ont été édifiés. *Saxa loquuntur*[3] !

Saxa loquuntur — les pierres parlent, et elles racontent, selon Freud, une histoire totalement différente de ce que la tradition des habitants demi-barbares et les traces étalées en plein jour pourraient livrer comme information. C'est cette différence qui importe. La vérité de la profondeur est radicalement différente de l'apparence de surface. De cette différence résulte le principe de l'herméneutique freudienne. C'est une herméneutique du soupçon, comme Paul Ricœur l'a montré, qui prend les messages explicites de la surface pour des traces déformées et altérées d'une vérité cachée.

3. S. FREUD, « Sur l'étiologie de l'hystérie » (Zur Ätiologie der Hysterie, dans GW I, 426-7), traduction française de J. Altounian et A. Bourguignon, Sigmund FREUD, *Œuvres complètes*, III, 150, cité par J. DERRIDA, *Mal d'archive : une impression freudienne*, Paris, Éditions Galilée, 1995. Pour la signification changeante de la métaphore archéologique dans l'œuvre de Freud voir Karl STOCKREITER, « Am Rand der Aufklärungsmetapher. Korrespondenzen zwischen Archäologie und Psychoanalyse », dans Lydia MARINELLI (éd.), « Meine ... alten und dreckigen Götter ». *Aus Sigmund Freuds Sammlung*, catalogue de l'exposition Sigmund Freud-Museum Vienne, 18.11.1998-17.2.1999, Bâle, Stroemfeld, 1998, pp. 81-93.

Freud traite de la même manière les textes de la Bible. A travers eux, il croit pouvoir discerner les contours d'une histoire qui a laissé des traces ineffaçables dans les âmes de ceux qu'elle concerne, les juifs, et qui au cours des siècles les a formés comme tels. Je ne fais qu'esquisser très brièvement cette histoire, parce que le livre de Freud a récemment — enfin, pourrait-on dire — déclenché une discussion générale et vive, si bien qu'on peut en considérer les thèses comme généralement connues[4]. Freud considérait Moïse comme un Égyptien, un adhérent du roi hérétique Akhenaton, qui avait supprimé en Égypte la religion traditionnelle et institué le culte exclusif du dieu soleil-et-lumière Aton à sa place. Mais après la mort du roi, la nouvelle religion fut abolie en Égypte. Moïse, pourtant, qui lui restait fidèle, quitta l'Égypte avec un groupe de juifs qui résidait dans le delta et auquel il enseigna la religion monothéiste, pour émigrer en Palestine. Mais à la longue, les juifs, qui ne pouvaient plus supporter les dures exigences du monothéisme abstrait, auraient tué Moïse et refoulé ensuite le forfait. Ce crime aurait été pour les acteurs une expérience traumatique parce qu'elle faisait revenir et rendait manifeste un souvenir refoulé. Ce souvenir remonte aux origines de la phylogenèse, quand les hommes vivaient encore en hordes. C'est ici que la reconstruction historique de Freud tourne en une mythologie spéculative. Dans la horde primitive, le père régnait en tyran absolu sur ses fils qu'il menaçait de mort ou de castration s'ils osaient s'approcher des femelles du groupe. Mais à la fin, quand les forces du père eurent diminué, les fils « vainquirent le père et le dévorèrent cru, selon la coutume de ces temps ». Cet événement se serait répété un nombre incalculable de fois et inscrit, de par cette répétition même, dans l'âme collective de l'humanité où il formerait ce que Freud appelle « l'héritage archaïque »[5]. Dans la profondeur cachée et inaccessible de ces traces, « les hommes ont toujours su qu'ils avaient jadis possédé un père primitif et qu'ils l'avaient assassiné »[6]. C'est toujours un problème de transformer une expérience en propriété permanente. Ici, cette transposition a lieu à travers deux mécanismes : répétition et refoulement. Par répétition, l'expérience s'est inscrite dans l'âme humaine de façon héréditaire, et par refoulement cette inscription est devenue illisible, inaccessible à la conscience. La figure du père assassiné a été élevée au rang d'une divinité. Le culte qu'il recevait avait aussi pour fonction de couvrir le souvenir du meurtre et de le faire oublier par superposition. Selon Freud, c'est l'acte fondateur de la culture qui a mis fin

4. Cf. par exemple Emanuel RICE, *Freud and Moss. The Long Journey Home*, New York, New York University Press, 1990 ; Ilse GRUBRICH-SIMITIS, *Freuds Moses-Studie als Tagtraum*, Weinheim, Verlag Psychoanalyse, 1991 ; Yosef Hayim YERUSHALMI, *Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable*, New Haven, Yale University Press, 1991, trad. frse, Paris, Gallimard, 1993 ; Jacques DERRIDA, *Mal d'archive..., op. cit.* ; Jan ASSMANN, *Moses the Egyptian. The Memory of Egypt in Western Monotheism*, Cambridge, Harvard University Press, 1997 et Richard J. BERNSTEIN, *Freud and the Legacy of Moses*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

5. Voir Bluma GOLDSTEIN, *Reinscribing Moses. Heine, Kafka, Freud and Schoenberg in a European Wilderness*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 117 ff.

6. Bluma GOLDSTEIN, *Reinscribing Moses..., op. cit.*, 117 ff, S. FREUD, *Der Mann Moses..., op. cit.*, p. 131.

à la rivalité meurtrière dans la horde primitive. Tuer fut dès lors ressenti comme un péché parce que cet acte rappelait le meurtre primitif, le péché originel qui devenait la fondation de la civilisation. La mémoire du père primitif se serait transformée en un puissant sentiment de culpabilité qui entourait les religions naissantes de toutes sortes de précautions, d'anxiétés, de tabous, de restrictions, d'abstinences, de châtiments et de sacrifices cruels.

Tel est le mythe que Freud a raconté dans son livre *Totem et tabou* et qui lui a été nécessaire pour la construction du complexe d'Œdipe. Mais pourquoi en a-t-il eu besoin pour le monothéisme ? Il en a eu besoin pour expliquer la violence et la contrainte qui lui sont inhérentes. « Alors que Moïse apporta au peuple l'idée du dieu unique, elle n'était en rien nouvelle, mais ne faisait que réanimer un événement des temps primordiaux de la famille humaine, qui depuis très longtemps avait échappé à la mémoire des hommes »[7]. Le monothéisme de Moïse aurait ainsi été le retour du père. Le meurtre de Moïse apparaissait comme une répétition plus puissante encore, réanimant des mémoires encore plus profondément ensevelies. Une mort naturelle n'aurait pas été suffisante pour exercer des effets aussi traumatisants pour la psyché collective. L'expérience devait être traumatique pour devenir permanente. Dans les termes de Freud :

> Elle doit avoir subi d'abord le destin du refoulement, l'état de ce qui séjourne dans l'inconscient, avant de pouvoir plier les masses à son empire comme nous l'avons vu avec étonnement sans, jusqu'ici, le comprendre dans la tradition religieuse[8].

Le meurtre de Moïse fut une répétition du meurtre du père primitif. Le noyau paradoxal dans l'argumentation freudienne est que Moïse n'a pu devenir ce qu'il est, le créateur du peuple juif, une figure de mémoire permanente et sans fin, qu'après avoir été assassiné et après le refoulement consécutif de l'action. Après le meurtre de Moïse, la religion monothéiste qu'il avait enseignée est entrée dans une longue phase de latence et ce n'est qu'après bien des siècles qu'elle a commencé, sous la forme du retour du refoulé, à « plier les masses à son empire ».

Il y a, selon moi, beaucoup de vérité dans cette analyse freudienne de la religion monothéiste. Je crois pourtant que la construction de cette dimension profonde de l'« héritage archaïque » et l'hypothèse d'un meurtre refoulé ne sont pas nécessaires. L'interprétation freudienne correspond assez précisément à ce que disent les textes eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire de fouiller dans la psyché collective pour découvrir cette sémantique de la mémoire et de l'oubli, du refoulement et de la latence, du traumatisme et de la culpabilité ; tout cela est clairement précisé dans les textes, ce sont eux qui en parlent. Il n'est pas besoin d'une herméneutique du soupçon, ni d'une lecture à rebours. Il suffit, à dire vrai, d'une lecture patiente et attentive.

7. S. Freud, *Der Mann Moses..., op. cit.*, p. 167.
8. S. Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste, op. cit.*

Dans ce qui suit, je voudrais reprendre quelques thèmes freudiens et montrer leur présence et leur importance dans certains textes bibliques et extra-bibliques de l'histoire du monothéisme. Je commencerai par le thème de la mémoire.

Freud, on le sait, construit l'histoire de la religion comme une dynamique de l'oubli et du souvenir. Le parricide primitif, dont les traces se sont imprimées dans la psyché comme un héritage archaïque, aurait été transformé en religion sacrificielle. Le monothéisme de Moïse ferait revenir, d'une certaine façon, le père primitif, et le meurtre de Moïse aurait été une répétition du parricide primitif. Entre l'apparition de Moïse et le temps des prophètes, au moment où le monothéisme de Moïse commençait à se faire jour, il y a, selon la chronologie de Freud (qui fait de Moïse un contemporain d'Akhenaton — 14e siècle avant J.-C.), un écart de six siècles. Cet écart, Freud l'interprète comme phase de latence. Quand la mémoire revint avec l'apparition des prophètes, la religion du père se fit jour avec la force coercitive du retour du refoulé. Je ne dis pas que cette théorie correspond à la vérité historique. Mais elle correspond très exactement (d'une manière presque orthodoxe) à la représentation que nous livrent les textes bibliques. Car ce sont eux qui parlent incessamment d'oubli et de mémoire. Il est très étrange que la centralité de ce thème dans la Bible ait échappé à Freud. Il pourrait suffire de renvoyer au beau livre de Yerushalmi sur la mémoire juive[9]. Mais on peut démontrer la centralité de ce thème de façon beaucoup plus concrète encore. Le 5e livre de Moïse, le Deutéronome, esquisse une théorie de la mémoire individuelle, collective et culturelle. Le texte est mis en scène comme un discours d'adieu, que Moïse adresse au peuple à la veille de la traversée du Jourdain et de l'entrée dans la terre promise. Mais Moïse — on s'en souvient — n'y suivra pas son peuple, il doit rester et mourir dans le pays de Moab. Il prononce alors un grand sermon d'adieu, après quarante ans de migration à travers le désert. Il pressent avant tout très vivement le danger de l'oubli, dont ce radical changement de cadre va inévitablement être responsable.

> Seulement prends garde à toi et garde bien ton âme, de peur d'oublier les choses qu'ont vues tes yeux et de les laisser s'écarter de ton cœur un seul jour de ta vie. Tu les feras connaître à tes fils et aux fils de tes fils[10] (4.9).
>
> Lors donc que Yahvé, ton Dieu, t'aura fait entrer au pays qu'il a juré à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob, qu'il te donnerait : villes grandes et belles, que tu n'a pas bâties, maisons pleines de tout bien, que tu n'a pas remplies, citernes creusées, que tu n'a pas creusées, vignes et oliviers que tu n'a pas plantés, mais dont tu mangeras et seras rassasié, garde-toi alors

9. Voir Y. Kh. YERUSHALMI, *Zakhor. Mémoire juive et histoire juive*, Paris, La Découverte, 1984 et Moshe HALBERTAL, *People of the Book. Canon, Meaning, and Authority*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

10. Cf. Dt., 6.6-7 : « Ces paroles que je te commande aujourd'hui, qu'elles soient sur ton cœur ! Tu les inculqueras à tes fils, et tu en parleras, assis dans ta maison et marchant sur le chemin, en te couchant et en te levant ».

d'oublier Iahvé qui t'a fait sortir du pays de l'Égypte, de la maison des esclaves ! (6.10-12).

Maintenant que Yahvé, ton Dieu, va te faire entrer dans un bon pays, pays de torrents d'eaux, de sources et de flots qui jaillissent dans la vallée et sur la montagne, pays du blé et de l'orge, de la vigne, du figuier et du grenadier, pays de l'olivier, de l'huile et du miel... garde-toi alors d'oublier Iahvé, ton Dieu, en ne gardant pas ses commandements, ses sentences et ses préceptes [...] (8.10).

Pour assurer la mémorisation continue de la Loi en dépit de tous les changements de cadre et des conditions de vie, Moïse instaure une mnémotechnique collective qui consiste en sept démarches différentes :

1. L'inscription au cœur, c'est-à-dire la reprise par cœur du texte de la Thora : « Ces paroles que je te commande aujourd'hui, qu'elles soient sur ton cœur [...] ».

2. L'injonction d'avoir à s'en occuper nuit et jour : y penser toujours, toujours en parler, dans la maison et en route. « Tu les inculqueras à tes fils, et tu en parleras, assis dans ta maison et marchant sur le chemin, en te couchant et en te levant [...] ».

3. Lier le texte à son front, fixer le texte aux portes de la maison, c'est-à-dire les *teffilin* et la *mezuzah* servant comme des inscriptions matérielles de la limite : « Tu les attacheras comme un signe sur ta main, et elles te serviront de fronton entre tes yeux ; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes ! ».

4. Les fêtes commémoratives, Pessah, Shavuôt[11] et Sukkôt, qui sont toutes trois un cadre de mémorisation collective du séjour en Égypte, de l'Exode et de la Thora.

5. La fixation et la publication du texte sur des stèles : « Tu érigeras pour toi de grandes pierres et tu les enduiras de chaux. Puis tu écriras sur elles, lors de ton passage, toutes les paroles de cette loi [...] en caractères bien clairs » (27, 2-3).

6. La poésie orale : Moïse enseigne aux Israélites un chant qu'il leur est demandé de transmettre oralement aux générations futures et qui rappelle, lui aussi, les événements de l'Exode (ch. 32).

7. La canonisation du texte de la loi : ne rien en retrancher, ne rien ajouter, ne rien changer (4, 2).

Ce que nous découvrons ici, c'est avant tout le cas le plus extrême de ce que Nietzsche a désigné dans sa *Généalogie de la morale* comme la fabrication de la mémoire. Pour Nietzsche, toute coexistence civilisée des hommes est fondée sur le fait qu'une mémoire, comme il le formule, soit fabriquée pour la bête humaine, pour la rendre capable de faire des promesses et de former des obligations. L'homme a besoin de mémoire pour vivre en communauté. La généalogie de la morale, pour Nietzsche, est donc en même temps la fondation de la mémoire. Morale et mémoire se développent de façon co-évolutive tout au long du procès de la civilisation. La socialisation se fait par l'imposition d'obligations et par l'acquisition de la

11. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte (16,12).

capacité de ne pas les oublier. Il ne s'agit pas ici de la mémoire naturelle, qui coopère toujours avec l'oubli, mais d'une mémoire artificielle et sociale, qui n'est que le résultat d'un long procès de civilisation. Ce procès, Nietzsche se le représente de la façon la plus violente. C'est un procès d'inscription véritablement corporelle, de la torture et du sacrifice.

> Comme on se l'imagine aisément, ce problème très ancien n'a pas été résolu avec une grande délicatesse : peut-être même n'y a-t-il rien de plus effrayant et de plus sinistre dans toute la préhistoire de l'homme que sa mnémotechnique. « On grave quelque chose au fer rouge pour le fixer dans la mémoire : seul ce qui ne cesse de faire mal est conservé par la mémoire » — voilà une loi fondamentale de la plus ancienne psychologie sur terre (et de la plus tenace aussi, malheureusement) [...]. Quand l'homme jugeait nécessaire de se fabriquer une mémoire, cela n'allait jamais sans supplices, martyres et sacrifices ; les sacrifices et les vœux les plus horribles (par exemple le sacrifice du premier-né), les mutilations les plus repoussantes (par exemple les castrations), les rituels les plus cruels de tous les cultes religieux (et toutes les religions sont au plus profond d'elles-mêmes des systèmes de cruautés), tout cela dérive de l'instinct qui découvrit dans la douleur l'adjuvant le plus puissant de la mnémotechnique[12].

Nous trouvons ici toute la gamme de la cruauté que Freud a utilisée pour décrire la religion totémique. Mais le cas du Deutéronome est beaucoup trop extrême pour se laisser réduire à des structures anthropologiques universelles. Non : il est absolument exceptionnel, et ce qui fait sa singularité, c'est le monothéisme.

Le point décisif, selon moi, c'est l'extra-territorialité de la mémoire, que Moïse cherche par tous les moyens à établir. Il ne cesse de souligner que cette mémoire s'accorde mal avec le pays du lait et du miel et qu'elle est en grand danger d'être oubliée aussitôt que les Israélites s'y seront établis et se seront habitués à une vie facile. L'extra-territorialité du souvenir me semble étroitement liée au caractère extra-mondain de la révélation. Ce n'est pas par hasard que la Bible situe la révélation de la Loi dans le désert. Au peuple, il a fallu sortir d'Égypte pour entrer dans le monde nouveau de l'alliance et du monothéisme ; et tout dépendit alors de sa détermination à rester dans ce monde nouveau, même sous les conditions de la terre promise. Cela veut dire que les lois qu'il faut rappeler et auxquelles il faut obéir ne sont pas celles du pays mais les lois extra-territoriales du mont Sinaï. En obéissant à la loi, le peuple est tenu de vivre comme un étranger sur terre. Ainsi lisons-nous dans le Psaume 119 v. 19 : « Je suis un étranger sur terre. Ne cache pas tes commandements devant moi ». Rester fidèle à la loi signifie vivre comme étranger dans le pays. Il s'agit ici d'une mémoire qui ne trouve aucune confirmation dans les « cadres » du présent, pour employer l'expression de Halbwachs, et qui même les contredit. C'est une mémoire contrefactuelle et « contre-présente », qui fait qu'on vit dans le monde sans se sentir complètement chez soi, une mémoire « dé-domici-

12. F. NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes*, vol. 7, *La généalogie de la morale*, textes et variantes édités par G. Colli et M. Montinari, Paris, Gallimard, 1971, 254 p.

liante » pour ainsi dire. C'est la raison pour laquelle elle est tellement menacée par l'oubli et qu'elle a tellement besoin d'une stabilisation mnémotechnique. « Tu n'oublieras pas » veut dire : « Tu ne t'assimileras pas, même pas à la terre promise ». Le monothéisme implique une certaine aliénation par rapport au monde et aux affaires du monde, et c'est ce que Freud reconnaît comme « progrès dans la spiritualité/intellectualité ».

Une telle mémoire opposée au présent n'existait pas en Égypte, ni en Mésopotamie[13], ni en Grèce, sans parler des sociétés primitives que Nietzsche évoque dans la *Généalogie de la morale*. En revanche, il existe des phénomènes comparables dans toutes les religions fondées sur une révélation. Elles s'appuient toutes sur un corpus d'écritures canonisées, donc sur une codification de la mémoire hautement normative. Adhérer à une religion de ce type exige l'intériorisation d'une telle mémoire codifiée. Il y a évidemment une relation entre l'importance de la codification, la canonisation de la mémoire et la structure de la révélation. Tout savoir révélé est extra-mondain, c'est l'« air d'une autre planète » comme le disait le poète allemand Stefan George. Il ne ressortissait à aucune expérience ni à aucune évidence immanente. Les sens sont incapables de confirmer ni d'augmenter ce savoir. Dieu est invisible, c'est le message central. « Dieu, personne ne l'a jamais vu » dit Jean l'Évangéliste (Jn 1.18, cf. Jn 4. 12 d'où vient cette citation). Et saint Paul dit que « nous cheminons dans la foi, non dans la vision claire (c'est-à-dire l'évidence) » (II Cor., 5, 7). La foi, *pistis* en grec et *emunah* en hébreu, est seulement un autre mot pour « mémoire », puisqu'il s'agit de ne pas oublier ce qui a été dit aux ancêtres et de ne pas cesser de croire en la vérité de leur expérience. Déjà le Deutéronome inculque cette vérité aux fidèles. Il ne faut pas se faire une représentation de Dieu, car « vous n'avez pas vu de forme, seulement entendu une voix » (Dt., 4,1 2). Et c'est bien cette insistance sur l'invisibilité de Dieu qui signifiait pour Freud le plus grand « progrès dans la spiritualité » *(Fortschritt in der Geistigkeit)*[14]. L'absence d'évidence extérieure est compensée par une re-présentation intérieure ou spirituelle, c'est-à-dire par la mémoire qui est à son tour codifiée par l'écriture.

Tout cela a beaucoup affaire avec l'apprentissage, la reprise par cœur, la tradition consciente, mais très peu, semble-t-il, avec le traumatisme et le refoulement. Pourtant il est question de cela aussi dans la Bible. J'ai déjà renvoyé au fait que les prophètes représentent l'unicité de Yahvé comme une vérité oubliée. Le peuple s'est assimilé aux coutumes de Canaan

13. Il existe pourtant un texte néo-assyrien, récemment publié, qui ressemble étrangement à l'injonction du Deutéronome de ne pas oublier les obligations d'une alliance dès que les conditions de vie auront changé. C'est un texte oraculaire où il est dit d'Ichtar : « Dans vos cœurs vous direz : Ichtar montera la garde. Et vous irez dans vos villes et dans vos régions et vous mangerez votre pain, et alors vous oublierez cette alliance. Mais quand vous boirez de cette eau vous vous souviendrez et vous tiendrez cette alliance que j'ai faite à l'égard d'Asarhaddon » (State Archives of Assyria IX/3 III : 3-15, cité par Eckart OTTO, *Das Deuteronomium*, Berlin, 1999, p. 82).

14. Pour l'importance que Freud avait attachée à ce concept voir Richard BERNSTEIN, *Freud and the Legacy of Moses, op. cit.*, pp. 80-89 et 114.

et a oublié ses obligations extra-territoriales. Ce retard curieux entre la révélation et la victoire du monothéisme, que Freud voulait interpréter comme une phase de latence, la Bible l'explique comme un oubli fautif dû à l'assimilation aux coutumes du pays d'accueil. Il existe toutefois un récit que l'on peut même interpréter comme une allégorie de la latence culturelle et du retour du refoulé. Dans le Livre des Rois, nous lisons qu'un livre a été trouvé au cours des travaux de restauration effectués dans le Temple. Ce livre se révèle avoir Moïse pour auteur ; il contient la Loi, c'est-à-dire tous les préceptes auxquels il faut obéir pour vivre comme il convient dans le pays. Cette découverte cause au roi et au peuple le plus profond désespoir, car il est évident qu'on a violé toutes ces lois et qu'il faut se préparer aux manifestations les plus effrayantes du courroux divin. On s'accorde généralement à penser qu'il s'agit là du Deutéronome, donc du livre même dont le thème central est l'oubli et la mémoire. Ce livre ne dessine pas seulement une mnémotechnique très élaborée pour transmettre la loi et les expériences historiques autour de sa révélation à de futures générations, il fixe aussi les punitions les plus cruelles et les plus effrayantes pour les cas où cette Loi viendrait à être contestée. La description élaborée, sadique même, de ces punitions occupe tout le chapitre 28 du Deutéronome, qui ne peut pas se contenter de la peinture du plus grand désastre. Ce chapitre est une véritable « *Todesfuge* » (une « fugue de mort », selon l'expression de Paul Celan) et une anticipation de l'holocauste. On a l'impression d'avoir affaire à un texte traumatisé, à la fois par l'expérience de la chute du Royaume du Nord et par l'oppression assyrienne qui s'est prolongée au-delà avec la chute de Jérusalem et la déportation des juifs à Babylone. Tout le Deutéronome renvoie à l'effort de comprendre et de « travailler » la catastrophe à la lumière de la culpabilité, qui consiste dans l'oubli de la Loi « extra-territoriale » et l'assimilation au pays, avant tout au culte des images. Il ne s'agit donc pas seulement, dans les textes bibliques, de mémoire et d'oubli, mais aussi de culpabilité et de traumatisme, donc de tous les thèmes de l'analyse freudienne.

Dans ce contexte, c'est le deuxième commandement qui s'avère le plus important de tous : « Tu ne te feras aucune image ». Car celui qui se fait une image viole le premier commandement : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi ». Chaque image est un « autre dieu ». Car le vrai Dieu est invisible et irreprésentable. Les deux premiers commandements introduisent dans la religion une distinction qui était étrangère à toutes les religions traditionnelles : la distinction entre le « vrai » et le « faux ». Cette distinction implique une nouvelle notion de culpabilité et une nouvelle forme de traumatisme. Les religions traditionnelles se fondent sur la distinction entre le pur et l'impur, entre le sacré et le profane. La culpabilité est alors une sorte de souillure qui peut être lavée par des rites expiatoires. La distinction entre le vrai et le faux mène à la conception d'un péché inexpiable. C'est avant tout l'idolâtrie, dont le récit du Veau d'or donne une définition narrative. En demandant à Aaron une image, le peuple ne pensait pas s'adresser à « d'autres dieux ». Il voulait une image de Dieu pour qu'elle le guide à la place de Moïse qui n'était pas revenu du Sinaï

et que l'on croyait mort. Ils voulaient remplacer le prophète par une image, et telle a été leur erreur. Le vrai Dieu ne se laisse pas représenter. Chaque essai de représentation tourne inévitablement en mensonge, en faux dieu. Dieu voulut en retour écraser le peuple dans son entier mais Moïse réussit à le faire se contenter de l'exécution de 3 000 hommes. Il n'en reste pas moins que le Veau d'or est la codification d'une expérience profondément traumatisante qui est en rapport avec la prohibition des images.

La prohibition des images est une attaque iconoclaste ou plus exactement « théoclastique ». C'est là la marque distinctive de toutes les religions qui se fondent sur une révélation. Elles prennent toutes la place de traditions plus anciennes qu'elles repoussent et dénoncent comme mensonge, ignorance, superstition et paganisme. A la lumière de la nouvelle vérité qu'elles introduisent, toute tradition antérieure ou extérieure sera rejetée dans les ténèbres. La distinction entre vérité et non-vérité religieuse implique la destruction violente de toutes les notions traditionnelles du divin. Rien n'aurait été plus éloigné des religions traditionnelles que le souci de ne pas adorer des dieux faux. Au contraire, tous leurs soins étaient consacrés à ne pas omettre une divinité importante. Le souci monothéiste d'adorer exclusivement le vrai dieu est l'exacte antithèse de ce souci primaire de ne pas négliger une divinité digne d'adoration. A bien des égards, les nouvelles religions révélées sont l'inverse, terme à terme, des religions traditionnelles, primaires, polythéistes. Leurs mnémotechniques élaborées, qui visent à la stabilisation de la vérité « contre-présente » dans la mémoire des croyants, impliquent en même temps l'oubli des traditions anciennes déclarées païennes. La mémoire de la vérité monothéiste exige l'oubli de l'erreur polythéiste. L'impératif « souviens-toi » implique l'impératif contraire : « oublie ! ». Mais on ne peut pas fonder l'oubli par une technique comme on le fait de la mémoire. L'impératif « oublie ! » est paradoxal. De ce paradoxe découlent le souci, la culpabilité et le traumatisme qui sont inséparables du monothéisme. On a souvent souligné qu'il n'y avait pas de véritable monothéisme dans la Bible qui impliquât la négation totale de l'existence d'autres dieux. Mais ce n'est pas le point ici. Ce qui importe, c'est la « théoclastie », le refus d'adorer les autres dieux ou les dieux des autres, et ce refus est d'autant plus violent et « traumatogène » que l'existence de ces autres dieux interdits n'est pas niée.

La supposition de dieux interdits ou faux rencontre une forte résistance dans l'âme humaine. Il est très difficile de se séparer de divinités dénoncées comme de fausses idoles. Car ces divinités-là ont l'incontestable et séduisant avantage de l'évidence naturelle qui fait défaut à la vérité révélée. Il s'agit de divinités de ce monde ou plutôt de la divinité du monde qui sera désenchanté par les monothéismes de la façon la plus radicale. Les textes bibliques abondent de références à cette résistance. Freud la ramène à la relation ambivalente au père :

> L'ambivalence appartient à l'essence de la relation au père ; il était inévitable qu'au cours des temps on vît aussi se manifester cette hostilité qui avait jadis incité les fils à tuer le père admiré et redouté. Le cadre de

la religion de Moïse n'offrait aucun espace à l'expression de la haine meurtrière du père ; seule pouvait venir au jour une puissante réaction contre cette haine : le sentiment de culpabilité, la mauvaise conscience d'avoir péché contre Dieu et de ne pas cesser de pécher[15].

« La mauvaise conscience d'avoir péché et de ne pas cesser de pécher » — on ne peut en effet mieux caractériser l'esprit des textes bibliques et surtout la tradition du Deutéronome. Mais aussi la haine meurtrière trouve son expression directe dans les textes. Elle ne se dirige pas contre Dieu lui-même mais contre ses prophètes. La Bible ne sait, certes, rien d'un assassinat de Moïse tel que Freud se l'est imaginé. Mais Moïse est malgré tout très proche parfois d'être lapidé. « Moïse, cria à Yahvé, que ferai-je donc à ce peuple ? Encore un peu et ils me lapideront ! » (Ex., 17, 4). « Mais toute l'assemblée parlait de les (Moïse et Aaron) lapider » (Nb, 14, 10). C'est l'expérience typique des prophètes en Israël, de Moïse jusqu'à Jean Baptiste et Jésus de Nazareth, qui furent effectivement tués. On n'a pas besoin de la reconstruction freudienne du meurtre de Moïse. Il ne faut que lire les textes, et surtout le chapitre 53 d'Isaïe.

La vérité révélée n'est pas seulement difficile à rappeler parce qu'elle va contre l'évidence et ne trouve pas de confirmation dans les cadres du monde présent. Elle est en outre difficile à supporter parce qu'elle « dédomicilie » l'homme d'un monde désenchanté. Saint Jean l'Évangéliste a trouvé la formulation la plus concise de cette résistance ou de cette « hostilité » du monde à l'encontre de la révélation : « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue ».

Un autre point décisif me semble être l'importance tout à fait nouvelle que le monothéisme attribue à la réalisation spirituelle de la révélation, à « l'homme intérieur ». Ainsi la religion intériorisée se développe-t-elle en psychodrame. La distinction entre le vrai et le faux ne sépare pas seulement les juifs et les goyîm, ou les chrétiens et les païens, ou les musulmans et les infidèles. Elle tranche au milieu du cœur humain, qui par là devient le théâtre du drame religieux. La religion révélée est dans un sens nouveau et emphatique une « affaire de cœur ». Il suffit de renvoyer à la prière du *Schmac*, qui juxtapose directement l'unicité de Dieu et l'intensité de la réalisation intérieure :

> Écoute, Israël ! Yahvé est notre dieu, Yahvé est Un. Tu aimeras Yahvé de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Et ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur [...].

Ainsi, le péché est né avec la révélation, comme la mauvaise conscience d'avoir manqué de force en vue de cette réalisation intérieure et d'avoir succombé à la tentation des faux dieux.

Le traumatisme monothéiste est donc double. Il réside d'une part dans l'obligation irréaliste d'oublier complètement les divinités païennes, c'est-à-dire de ne pas se sentir trop chez soi dans ce monde. Il réside d'autre

15. S. Freud, *Der Mann Moses...*, *op. cit.*, p. 131.

part, dans la destruction des dieux interdits et déclarés idoles, dans l'antagonisme violent et théoclastique de la « distinction Mosaïque »[16] entre vérité et non-vérité dans la religion. Je dis « distinction Mosaïque », mais il faut naturellement rappeler ici que ce n'est pas Moïse mais Akhenaton qui a le premier introduit dans la religion cette distinction et qui a déclaré fausses toutes les divinités de la religion traditionnelle. C'est lui qui, le premier, a détruit une religion traditionnelle, a effacé les noms et les images des dieux, a fermé les temples et a interdit le culte de dieux déclarés inexistants. Abstraction faite de toutes les différences concernant le contenu de leurs religions respectives, Akhenaton a donc accompli le même geste, la même révolution que celle que la tradition biblique attribue à Moïse. La distinction d'Akhenaton est la même que la distinction de Moïse. Cette remarque invite donc à revenir à la thèse freudienne d'une relation de causalité entre le mono-atonisme d'Akhenaton et le mono-yahvisme de Moïse. Qu'y a-t-il de plus plausible que de faire de Moïse un disciple d'Akhenaton ? On pourrait presque croire que les deux ne sont qu'un seul et même personnage. Car Akhenaton est une figure de l'histoire qui a été oubliée sans laisser aucune trace dans la tradition. Moïse, de son côté, est une figure de la tradition dont il n'existe aucune trace historique. Les deux figures se complètent donc de façon parfaite. Mais c'est donc Akhenaton qui a subi le sort que Freud attribue à Moïse et c'est à son propos que l'on peut en effet parler de refoulement et de latence. Le refoulement d'Akhenaton n'a cependant rien à voir avec le parricide et le destin violent des prophètes, mais plutôt avec le traumatisme de la théoclastie. La persécution des divinités anciennes avait été ressentie comme un péché impensable, qui valut à Akhenaton sa *damnatio memoriae* et qui a eu pour conséquence l'effacement de toutes les traces visibles de son hérésie. Akhenaton est tombé dans la plus profonde « latence », dont il n'a resurgi qu'à la fin du 19e siècle.

Il n'est naturellement que trop tentant de substituer simplement Akhenaton à Moïse, de remplacer le prophète sans histoire par le roi sans tradition. Mais quelle est donc la relation réelle entre Akhenaton et Moïse ? A nouveau, il faut se libérer de la perspective archéologique-analytique qui ne connaît que la relation causale et qui est toujours à la recherche des causes effectives. Il n'existe à mes yeux aucun lien de causalité entre la révolution monothéiste d'Akhenaton et le monothéisme biblique. Mais si nous remplaçons la notion de causalité par celle d'émergence, il existe certainement une relation. Cette relation n'est pas à l'origine du monothéisme là où Freud l'avait cherchée mais elle s'est construite au cours de son développement. Akhenaton, l'hérétique oublié, et Moïse, le personnage à demi-fictif qui dans le seul cours de la tradition a acquis la figure colossale du fondateur et du monothéisme et du peuple juif, ont déjà été confondus dans l'Antiquité.

Car le roi égyptien n'a pas complètement disparu de la mémoire collective des Égyptiens. Il a plutôt été « refoulé » — ce que Freud a montré

16. Pour cette expression voir mon livre *Moses the Egyptian...*, *op. cit.*

être une forme de préservation bien plus que de disparition — et il réapparaît sous un autre nom, de la façon la plus étrange mais toujours bien reconnaissable dans une tradition de l'Égypte hellénisée qui se réfère à l'Exode des juifs. Ce récit-là a circulé dans l'historiographie hellénistique sous nombre de versions fort différentes les unes des autres, ce qui montre clairement que nous avons affaire à une tradition répandue et en grande partie orale[17]. La version la plus détaillée se trouve chez Manéthon, un prêtre érudit qui vécut dans la première moitié du 3[e] siècle avant J.-C. et qui écrivit plusieurs livres d'histoire et d'antiquités égyptiennes. Son œuvre est perdue mais nous devons la préservation de l'extrait qui nous intéresse à Flavius Josèphe qui l'a recueilli dans son livre apologétique *Contra Apionem*. Manéthon raconte que le roi Aménophis demanda un jour à voir les dieux comme cela avait été accordé jadis au roi Horus. Le sage Aménophis Paapis, personnage bien connu dont la mention situe l'histoire à l'époque d'Aménophis III, le père d'Akhenaton, lui répondit qu'il verrait les dieux s'il purifiait le pays des « lépreux ». Le roi fit rassembler tous les lépreux dans un « camp de concentration » (c'est bien le terme qui s'impose ici) et les fit travailler sur des chantiers du désert oriental dans des conditions d'une extrême cruauté. Les lépreux se choisirent un chef nommé Osarsiph, un prêtre héliopolitain, qui commença à négocier avec le roi ; il parvint à obtenir de lui la ville d'Avaris pour s'y installer. Là, il donna à sa communauté de lépreux des lois qui étaient l'exact contraire des coutumes égyptiennes. Le premier commandement interdisait d'adorer les dieux, le second interdisait de s'abstenir de consommer des animaux sacrés ou autre nourriture interdite. Le troisième commandement interdisait toute communication avec quiconque au-dehors du groupe. A la fin, écrit Manéthon, Osarsiph prit le nom de Moïse. C'est ainsi que se rencontrèrent Moïse et le roi oublié et caché sous le masque d'Osarsiph. Puis, Osarsiph-Moïse fortifia la ville, conquit l'Égypte et la terrorisa pendant treize ans de la façon la plus effrayante. Les lépreux brûlèrent les villes et les temples, détruisirent les images des dieux et transformèrent les sanctuaires en cuisines où les animaux sacrés furent rôtis et grillés. Or, treize ans, c'est précisément la durée du séjour d'Akhenaton à Amarna. L'action se situe à l'époque amarnienne. Il est bien évident que cette histoire conserve une mémoire vague et déplacée de la révolution atonienne, dont elle reflète bien le caractère théoclastique.

Manéthon, lui, considère la distinction entre le vrai et le faux depuis l'autre côté, celui des « païens ». Ainsi le commandement de ne pas adorer d'autre dieu devient chez lui l'interdiction d'adorer aucun dieu. De l'interdiction des images, il tire le commandement théoclastique de détruire les images et de manger les animaux sacrés. La prohibition de l'assimilation devient l'interdiction de converser avec les gens du dehors. Avant tout nous rencontrons ici, pour la première fois, le langage de la maladie. Du point de vue de la religion traditionnelle, qui s'appuie sur la distinction entre le pur et l'impur, la nouvelle religion monothéiste et son iconoclasme appa-

17. Voir J. ASSMANN, *Moses the Egyptian...*, *op. cit.*, pp. 29-44 et Peter SCHAEFER, *Judaeophobia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

raissent comme la pire forme d'impureté : la lèpre. Plus tard, les pères de l'Église reprirent ce langage pour l'appliquer aux païens et aux idolâtres. Eusèbe parle de la « maladie égyptienne » et Théodoret de la « maladie grecque ». A leurs yeux, l'idolâtrie est une sorte d'épidémie et surtout de toxicomanie contre laquelle la Loi de Moïse doit opérer comme une cure de désintoxication. Au temps de Freud, c'étaient les maladies dites juives qui occupaient l'imaginaire médical.

Le récit de Manéthon nous enseigne deux choses. Il nous montre en premier lieu que des notions comme « traumatisme », « refoulement » et « latence » peuvent bien s'appliquer à des phénomènes culturels (et pas seulement à des phénomènes psychiques). Le refoulement d'Akhenaton a consisté dans l'effacement total de toutes les traces de la culture amarnienne, y compris du nom même d'Akhenaton dans la liste des rois, si bien qu'il devenait impossible d'identifier, de dater et de localiser les souvenirs traumatiques de cette époque qui, de ce fait, sont devenus de plus en plus vagues et légendaires. C'est ainsi que l'état de latence s'est produit. Après une ou deux générations, on ne savait plus à qui attribuer la révolution théoclastique. Supprimés le nom et la personne d'Akhenaton n'ont pourtant pas totalement disparus ; ils ont subsisté sous le masque d'« Osarsiph », formé une « crypte »[18] dans la mémoire du peuple, qui a rendu possible son identification finale à Moïse.

L'histoire nous apprend en second lieu qu'il faut relativiser l'importance des origines et nous retrouvons ici la leçon de Marc Bloch. Au départ, nous avons la révolution monothéiste d'Akhenaton et le monothéisme biblique, deux événements qui selon toute probabilité n'ont aucun rapport entre eux. Il n'y a du moins pas relation de causalité entre la révolution amarnienne et la naissance du monothéisme biblique six ou huit cents ans plus tard. Les rapports, qui se sont formés malgré tout au fil d'une longue tradition sont les effets de l'émergence d'une sémantique qui n'est pas à placer à l'origine mais plutôt à la fin de ce processus. Cette sémantique s'est construite autour de la distinction entre le vrai et le faux dans la religion, c'est-à-dire des notions d'idolâtrie et d'iconoclasme. Entre l'exécration de l'idolâtrie et l'exécration de l'iconoclasme, on retrouve la même relation d'inversion qui organise toute cette sémantique. Les textes anti-iconoclastes de l'Égypte hellénistique correspondent aux textes anti-idolâtres de la tradition biblique qui, elle aussi, se fait de plus en plus polémique et violente.

Il s'agit d'une haine mutuelle. En Égypte, en dehors de la tradition sur l'Exode, nous disposons surtout de la fin du livre du corpus hermétique *Asclepius*, qui doit passer pour une malédiction contre les iconoclastes. On n'a pas reconnu la fameuse apocalypse d'Asclepius comme un texte anti-iconoclaste parce qu'on n'en a pas examiné le contexte. L'apocalypse fait suite à un éloge des statues divines

> [...] pourvues d'une âme, conscientes, pleine de souffle vital, et qui accomplissent une infinité de merveilles ; des statues qui connaissent l'ave-

18. J'emprunte ce terme à Nicolas ABRAHAM, Maria TÖROK, *L'écorce et le noyau*, Paris, 1978.

> nir et le prédisent par les sorts ; l'inspiration prophétique, les songes et bien d'autres méthodes, qui envoient aux hommes les maladies et les guérissent, qui donnent, selon nos mérites, la douleur et la joie. Ignores-tu donc, Asclepius, poursuit le texte, que l'Égypte est l'image *(imago)* du ciel ou, pour mieux dire, le lieu où se transfèrent et se projettent ici-bas toutes les opérations que gouvernent et mettent en œuvre les forces célestes ? Bien plus, s'il faut dire le vrai, notre terre est le temple du monde entier.

Ce sont évidemment les statues dont la présence transforme l'Égypte en temple du monde, en siège de la présence divine. Et il s'entend, par conséquence implicite, que c'est à cause de la destruction des images que va se réaliser la catastrophe, que le texte continue à évoquer en ces termes :

> Les dieux, quittant la terre, regagneront le ciel ; ils abandonneront l'Égypte, cette contrée qui fut jadis le domicile des saintes liturgies, maintenant veuve de ses dieux, ne jouira plus de leur présence. [...] non seulement on n'aura plus souci des observances, mais, chose plus pénible, il sera statué par de prétendues lois, sous peine des châtiments prescrits, de s'abstenir de toute pratique religieuse, de tout acte de piété ou de culte envers les dieux. (On reconnaît bien le premier commandement d'Osarsiph-Akhenaton-Moïse !). Alors cette terre très sainte, patrie des sanctuaires et des temples, sera toute couverte de sépultures et de morts. Ô Égypte, Égypte, il ne restera de tes cultes que des fables et tes enfants, plus tard, n'y croiront même pas ; rien ne survivra que des mots gravés sur les pierres qui racontent tes pieux exploits[19].

Je m'arrête ici ; le texte continue dans la même veine pendant quelques pages encore. Il me semble évident que ce texte parle des monothéistes iconoclastes/théoclastes, dont le succès final se faisait déjà sentir à l'époque où il a été composé. Nous possédons ce texte en grec, en latin et en copte, et il est bien évident qu'il s'agit ici d'un texte central du paganisme mourant.

La rencontre avec le monothéisme juif, puis chrétien, déclencha en Égypte un retour du refoulé auquel les Égyptiens ont réagi par une polémique violente. Flavius Josèphe a recueilli toutes les manifestations d'un antijudaïsme égyptien dans son *Contra Apionem*. Par là et par l'intermédiaire d'historiens comme Tacite et Orose, qui eux aussi ont rapporté la légende des lépreux, cet antijudaïsme s'est transmis à l'Occident. Freud avait raison de faire de la recherche de l'antisémitisme l'objet d'une analyse psychohistorique. Mais il faut renverser la direction de l'enquête. Il ne s'agit pas de remonter derrière les archives de la mémoire culturelle jusqu'aux âges d'avant l'écriture, voire pré-linguistiques de l'histoire des hommes. C'est dans les archives elles-mêmes que la dynamique du refoulement et du souvenir se déploie.

La théorie freudienne de la religion a l'incontestable mérite d'avoir mis en valeur le côté psycho-historique du monothéisme, le rôle central de

19. *Asclepius* 24-26, Éditions Nock-Festugière, « Collection Budé », 1960, S. 326-329 ; version copte : Nag Hammadi Codex VI, 8.65.15-78, Glückstadt, Éd. Krause-Labib, 1971, S. 194-200.

l'oubli et de la mémoire, du souvenir et du refoulement, du traumatisme et de la culpabilité. Mais on n'a pas besoin de l'archéologie, il n'est pas nécessaire de faire des fouilles dans la profondeur d'une âme collective. Ce qui s'étale au plein jour, pour revenir à la métaphore archéologique de Freud, contient des informations assez similaires à ce que Freud croit avoir mis au jour à l'aide de ses pioches, de ses pelles et de ses bêches. Pour bien comprendre le drame du monothéisme, il ne faut pas remonter à la horde primitive et au complexe d'Œdipe. Tout se trouve dans les textes. Le problème du monothéisme ne réside pas dans la structure œdipienne de l'héritage archaïque, mais dans la distinction Mosaïque entre le vrai et le faux. C'est de cette distinction que découlent la force antagoniste, le potentiel polémique et la dynamique psychomotrice de la religion monothéiste et de ses textes. L'erreur de Freud a peut-être été de s'approcher des textes bibliques comme s'il s'agissait d'un champ de ruines, et de commencer immédiatement à piocher là où il fallait simplement entrer et regarder attentivement.

Jan ASSMANN
Université de Heidelberg
Institut d'Égyptologie